

PREMIÈRE HOMÉLIE SUR LA SECONDE ÉPÎTRE A TIMOTHÉE

«Paul apôtre de Jésus Christ par la Volonté de Dieu, selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus, à Timothée, son fils bien-aimé, grâce, miséricorde et paix, de la part de Dieu le Père et du Christ Jésus notre Seigneur.»

1. Pourquoi l'Apôtre écrit-il une seconde lettre à Timothée ? Il avait dit dans la première : «J'espère me rendre bientôt auprès de vous;» (I Tim 3,14) et cela ne lui avait pas été possible. Il écrit de nouveau, ne pouvant se rendre lui-même; il console son disciple, affligé sans doute par cette privation et par la charge épiscopale qui pesait alors sur lui. Quelque grands que soient les hommes, quand ils sont chargés du soin et du gouvernement d'une Eglise, ils doivent ressentir une étrange impression, se voyant plongés dans un incessant tourbillon d'affaires; ce qui devait avoir lieu surtout au commencement de la prédication, quand tout était inculte, quand partout on rencontrait les hostilités et les résistances. A cela s'ajoutaient les hérésies introduites par les docteurs juifs, et signalées par Paul dans la première lettre. Pour consoler Timothée, il ne se borne pas à lui écrire, il l'engage à venir le trouver : «Faites diligence, ne tardez pas à vous rendre auprès de moi ... En venant, apportez les livres et surtout les tablettes.» (II Tim 4,8-13) A mon avis, cette lettre fut écrite quand l'Apôtre approchait de sa fin. «Mon immolation est imminente,» dit-il; et puis : «Dans ma première défense nul ne m'a prêté secours.» (Ibid., 6-16) Après avoir tout réglé, il le console par l'exemple de ses propres épreuves : «Paul apôtre de Jésus Christ par la volonté de Dieu, selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus.» Dès le début, il relève son courage. Ne me parlez pas, lui dit-il, des dangers de la vie présente; c'est là ce qui fait pour nous l'éternelle vie, où n'existera plus rien de semblable, d'où seront bannis le deuil, la tristesse et les gémissements. Il nous a faits apôtres pour que nous sachions subir les dangers, la mort même, toutes les tribulations. Comme rémunération des maux que Paul avait soufferts, loin de consoler son disciple, ne pouvait que lui causer une plus grande douleur, il lui présente dès le principe un vrai motif de consolation par ces mots : «Selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus.» Si c'est une promesse, ne la cherchez pas ici-bas. «L'espérance dont on voit la réalisation, n'est plus une espérance.» (Rom 8,24)

«Timothée, son fils bien-aimé.» Remarquez cette expression de tendresse. Il y a des fils qui ne sont pas bien-aimés, vous n'êtes pas de ce nombre, et je ne me borne pas à vous appeler mon fils, vous êtes mon fils bien-aimé. Lui-même donne ce nom aux Galates, mais en gémissant sur eux : «Mes petits enfants, leur dit-il, vous que j'enfante de nouveau.» (Gal 4,19) En ajoutant ici la qualification de bien-aimé, il atteste hautement la vertu de son disciple. Comment ? C'est que l'affection qui ne vient pas de la nature, ne saurait venir que de la vertu. Ce n'est pas tant un mérite qu'une nécessité d'aimer ceux à qui l'on a réellement donné l'existence; mais les enfants selon la foi, on ne saurait les aimer pour autre chose que pour leur vertu. Et quel autre mobile pourrait-on avoir, surtout un Paul, qui ne faisait jamais rien par inclination naturelle ? Cette expression : «A mon fils bien-aimé,» témoigne encore que, s'il ne se rend pas auprès de lui, ce n'est ni par mécontentement, ni par mépris, ni par improbation d'aucune sorte. «Grâce, miséricorde et paix de la part de Dieu notre Père et du Christ Jésus notre Seigneur». Il renouvelle les vœux qu'il avait antérieurement exprimés. Observez comment dès le principe il se disculpe de n'être pas allé le voir; car, en disant : «Jusqu'à ce que je vienne,» et de plus : «Je me hâte, je serai bientôt auprès de vous,» (I Tim 4,13; 3,14) il avait fait une promesse. Il commence donc par se justifier de ne l'avoir pas tenue. Il n'en dit pas cependant ici la cause, pour ne pas trop affliger Timothée. Cette cause n'était autre que sa détention prononcée par César; il la dira seulement dans la suite, en appelant son disciple auprès de lui. Il ne veut pas en commençant le jeter dans la tristesse, il lui fait espérer qu'ils se verront : «Je suis impatient de vous voir,» dit-il d'abord; et puis : «Hâtez-vous de venir me trouver.» (II Tim 1,4; 4,8)

Avant tout il le ranime, et dans ce but il poursuit en mêlant l'éloge à son discours : «Je rends grâce à Dieu, que je sers en marchant sur les traces de mes pères avec une conscience pure, de ce que je me souviens constamment de vous dans mes prières, nuit et jour, n'oubliant pas vos larmes, et soupirant après le moment de vous voir, pour être rempli de joie.» «Je rends grâce à Dieu, dit-il, de ce que je garde fidèlement votre mémoire, tant j'ai d'amour pour vous.» Voilà bien une affection qui déborde, puisqu'elle fait qu'on y trouve sa gloire et son bonheur. «Je rends grâce à ce Dieu que je sers.» De quelle façon ? «Avec une conscience pure, en marchant sur les traces de mes pères.» Sa conscience n'avait rien à lui reprocher. On

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

peut encore l'entendre de son genre de vie; car à tout instant il désigne la conduite par la conscience. Peut-être dit-il : De tous les biens que j'ai désirés, il n'en est pas un que j'aie trahi pour une considération humaine, pas même quand je le poursuivais. De là cette parole : «J'ai obtenu miséricorde, parce que j'agissais dans l'ignorance et n'ayant pas la foi.» (I Tim 1,13) C'est comme s'il disait : Ne croyez pas à la malice. C'est avec raison qu'il établit sa droiture d'intention, voulant établir par là même la sincérité de son amour. Voici le sens de son langage : Je ne blesse en rien la vérité, je ne pense pas une chose pour en dire une autre. Encore ici, c'est la nécessité qui le pousse à se louer lui-même, comme on le voit clairement dans le livre des Actes. Etant accusé d'être un séditeur et un novateur, il s'exprimait en ces termes : «Ananie me dit : Le Dieu de nos pères vous a prédestiné à connaître sa volonté, à voir le juste, à recueillir la parole de sa propre bouche; car vous devez attester devant tous les hommes ce que vous avez vu et entendu.» (Ac 22,14-15) De même ici, ne voulant point paraître manquer d'affection, de conscience, ou de mémoire, il juge à bon droit devoir se rendre témoignage, en déclarant qu'il se souvient constamment de son disciple, non d'une manière indéterminée, mais dans ses prières.

Prier, semble-t-il dire, c'est mon œuvre, j'y consacre tout mon temps. «Nuit et jour,» je demande à Dieu cette grâce, «impatience de vous voir.» Quelle brûlante affection ! quel délire ! quelle humilité ! il va jusqu'à se justifier auprès d'un élève. Il montre ensuite que ce n'est pas au hasard et sans cause. Il l'avait déjà prouvé, il en donne encore l'explication : «Me souvenant de vos larmes.» On peut penser qu'au moment de la séparation, Timothée avait fondu en larmes et s'était montré plus désolé que ne l'est un tout petit enfant quand il se voit privé de sa nourriture habituelle, éloigné du sein maternel. «Je suis impatient de vous voir, pour être rempli de joie.» Je ne me serais pas certes refusé cette satisfaction, eussé-je été complètement insensible, cruel, féroce même; car de telles larmes, en se présentant à ma mémoire, ne pouvaient manquer d'attendrir mon cœur. Mais je ne suis pas de ces êtres, je suis de ceux qui servent purement Dieu. Que de raisons impérieuses m'appelaient auprès de vous ! La désolation de Timothée n'est pas la seule; Paul en ajoute une autre, celle-ci de nature à le consoler : «Me souvenant aussi de cette foi sincère qui vit en vous.»

2. Une autre chose dont il le loue, c'est qu'il ne sortait pas d'une maison de Gentils ou d'infidèles, mais d'une famille où le Christ était servi. «Qui a été dans Loïde, votre aïeul, et dans Eunice, votre mère.» Il était, dit-il, fils d'une Juive fidèle. Comment Juive ? Comment fidèle ? Elle n'était pas du nombre des Gentils. Mais parce que son père était Gentil, et aussi à cause des Juifs qui étaient en ces lieux, Paul le circonscrit. Voyez-vous comment ces unions si peu convenables amenaient le relâchement de la loi ? Remarquez tout ce que fait l'Apôtre pour marquer en quelle estime il avait son disciple. Je sers Dieu, dit-il, avec une conscience pure, et vous versez des larmes. Toutefois ce n'est pas à cause de vos larmes seulement que je veux vous voir, c'est encore à cause de votre foi, parce que vous êtes ministre de la vérité et qu'il n'y a pas de mal en vous. Votre tendresse et votre zèle pour le Christ vous donnant un droit particulier à mon amour, moi-même d'ailleurs n'étant pas insensible, mais plutôt ardent au service de la vérité, qu'est-ce qui pouvait m'empêcher de venir vers vous ? «Je suis persuadé que vous avez cette foi.» Vous avez dès longtemps ce bien précieux; cette foi vraie, vous l'avez reçue de vos pères. La gloire de nos pères rejaille sur nous, si nous leur ressemblons; elle cesse de nous appartenir, et devient notre condamnation, quand nous ne marchons pas sur leurs traces. Voilà pourquoi il ajoute : «Que je suis persuadé que vous avez.» Ce n'est pas une conjecture, c'est une certitude : «Je suis persuadé.» N'étant guidé par aucune vue humaine, vous demeurerez inébranlable.

«C'est pourquoi je vous exhorte à ranimer la grâce de Dieu que vous avez reçue par l'imposition des mains.» De là on peut comprendre la tristesse et le découragement du disciple. Paul semble lui dire : Ne pensez pas que je vous méprise; non, je ne vous blâme pas, et votre souvenir est toujours dans mon cœur; à défaut d'autre, souvenez-vous de votre aïeule et de votre mère. Je connais la sincérité de votre foi, et c'est pour cela que je vous avertis. Vous avez besoin d'être fervent pour ressusciter la grâce de Dieu. Le zèle est l'aliment de la grâce, comme le bois celui du feu. «Je vous exhorte donc à ranimer la grâce de Dieu, qui vous a été donnée par l'imposition des mains,» c'est-à-dire la grâce du saint Esprit, que vous avez reçue pour gouverner l'Eglise, faire des prodiges, et vous montrer plein d'ardeur. Cette flamme sainte, il nous appartient, en effet, de l'éteindre ou de la vivifier, selon cette parole : «Ne laissez pas éteindre l'esprit.» (I Th 5,19) Notre paresse et notre négligence éteignent l'esprit de Dieu; nous le ranimons par notre attention et notre vigilance. Vous avez cet esprit, mais vous devez le rendre plus ardent; soyez donc rempli de confiance, de bonheur et de joie; ne faiblissez pas.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

«Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse.» L'esprit ne nous a pas été donné pour nous corriger, il a pour but de nous faire agir avec confiance. Dieu donne quelquefois l'esprit de crainte, comme dans les guerres dont il est parlé dans nos saints livres : «Et voilà que l'esprit de crainte tomba sur eux;» (Ex 15,16) c'est-à-dire Dieu les remplit de terreur. Pour vous, il vous attire à lui par un esprit de vertu et d'amour. C'est là un effet de sa grâce, mais pas de sa grâce seule, c'est encore la récompense de nos œuvres. Celui qui nous permet de nous écrier : «Mon père, mon père,» nous communique aussi l'amour de Dieu et de nos frères, afin que nous nous aimions les uns les autres, car la charité est le fruit de la sagesse qui a banni la crainte. Les plus fortes amitiés ne résistent pas à la crainte ou à la pensée d'une trahison. «Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit d'amour, de force et de sagesse.» Cette sagesse, c'est la santé du corps et de l'âme, qui doit nous inspirer la modération dans les moments difficiles, nous rendre sobres et nous détacher des choses superflues. Donc pas de faiblesse, si nous traversons de dures épreuves; à cela se reconnaît la sagesse. «Ne te hâte pas au jour du malheur.» (Ec 2,2) Que de sujets de tristesse n'avons-nous pas ! Tous nous sommes tributaires de la douleur, quoiqu'elle vienne en nous de causes bien diverses. Celui-ci souffre par son épouse, celui-là par son fils, cet autre par son serviteur, son ami, son ennemi, son voisin, ou tout autre motif; en un mot, les sources de notre malheur sont innombrables. Vous ne trouverez pas un homme qui ne soit malheureux; à des degrés divers. nous connaissons tous l'infortune. Sachons être forts dans l'adversité, et songeons bien que nous ne sommes pas seuls à souffrir.

3. L'homme, dans cette vie périssable, ne saurait échapper à la douleur; un jour ou l'autre elle vient l'assaillir. De même que les navigateurs lancés sur une grande mer sont toujours inquiets, les mortels qui vivent cette triste vie n'échappent pas à la tristesse. Le riche trouve dans ses richesses la source de beaucoup de passions. Le roi lui-même n'a pas le cœur content : il est l'esclave de la foule, il ne fait pas ce qu'il veut, il agit souvent contre son gré, et nul plus que lui ne voit sa volonté contrariée et méconnue. D'où vient cela ? De ce que ses biens sont convoités. Quelles angoisses n'éprouve-t-il pas quand la crainte ou la défiance, les amis ou les ennemis l'empêchent de faire ce qu'il désire ? Et quand il le fait, combien de fois les oppositions que ses entreprises soulèvent, ne troublent-elles pas son activité ? Mais quoi ! supposeriez-vous par hasard qu'il suffit de mener une vie tranquille pour échapper à la douleur ? Détrompez-vous. On ne trouve pas d'homme immortel, il n'y en a pas non plus d'absolument heureux. Que de souffrances qui ne se peuvent exprimer et que voient et ressentent seuls les hommes réputés heureux ! Combien, dans les délices et au sein du plaisir, appellèrent la mort ? Le plaisir, loin de nous délivrer entièrement de la douleur, la produit quelquefois; il engendre les maladies, les ennuis, et bien d'autres tristesses qui n'ont pas de cause connue. Sous son influence, l'âme souffre sans motifs connus. Au dire des médecins, les estomacs faibles sont la source de douleurs inattendues. N'est-ce pas quelque chose de pareil qui nous arrive, quand nous souffrons et que nous ne savons pas pourquoi ? Nul n'est affranchi de la souffrance. Prenez des hommes qui n'aient pas la même raison que vous de se trouver malheureux; interrogez-les, ils vous diront qu'ils souffrent autant que vous, et leurs maux les toucheront bien plus que ceux des autres. Un homme souffre d'une partie de son corps, il se croit plus atteint que personne. Celui-ci a l'œil malade, pour lui, rien de pire. Cet autre ne voit rien de plus douloureux que le mal d'estomac qui le torture. Chacun de nous enfin tient pour extrême la souffrance qu'il éprouve.

Ainsi en est-il des maux de l'âme; pour chacun de nous, la douleur la plus insupportable est celle dont nous avons fait l'expérience. Celui qui n'a pas d'enfant, ne sait rien de triste comme son sort. Le pauvre, père d'une nombreuse famille, maudit sa fécondité. Et celui-là même qui n'a qu'un fils se plaint amèrement de sa condition. Mon enfant, dit-il, est paresseux; il me donne sans cesse du chagrin, à raison même de ma tendresse, et ne devient pas meilleur. Vous avez une épouse belle ? quel malheur ! sa beauté vous est à charge, et marche toujours accompagnée d'innombrables périls. Votre femme, au contraire, est sans charme ? elle vous pèse encore plus, et vous la dédaignez. Dans la vie privée, vous trouvez votre existence inutile et obscure, dans la vie publique, difficile et laborieuse. Le soldat se plaint de ses fatigues et de ses dangers; mieux vaudrait du pain et de l'eau que toute autre nourriture achetée par tant de sueurs. Investi de l'autorité, l'homme se plaint des charges qu'elle lui impose; sujet, de la dépendance et de l'humilité de sa condition. Il n'y a rien de pire que son épouse et le souci de sa maison, pour l'homme marié; celui qui ne l'est pas encore trouve son sort indigne d'un homme libre et gémit d'être privé du repos du foyer. Le marchand porte envie à la tranquillité du laboureur, le laboureur aux richesses du marchand. En somme, le genre

humain n'est jamais satisfait, il est toujours inquiet et mécontent. Devant l'homme pris dans son ensemble, on peut dire : L'homme n'est rien, et sa nature est sujette à toute sorte de peines et de tristesses. Pourquoi vanter l'honneur qui s'attache à la vieillesse ? Pourquoi célébrer les joies de la jeunesse ? L'âge est une des sources les plus fécondes d'ennui pour l'homme. Quand on nous reprend à cause de notre jeunesse, nous disons : Ah ! que ne sommes-nous vieux, et quand notre tête blanchit : Où est notre jeunesse ? Les causes de nos douleurs sont innombrables. Une seule voie supprime ces inégalités : la voie de la vertu, ou plutôt, non, elle laisse subsister la douleur, mais en la rendant utile et profitable. La douleur efface nos propres péchés, si nous en avons commis; elle accroît nos mérites, si nous compatissons aux peines de nos frères, car c'est un grand sujet d'espérer auprès de Dieu que de prendre en pitié les maux de nos semblables.

4. Entendez comment s'exprime la sainte Ecriture au sujet de Job; entendez ces paroles de Paul : «Pleurez avec ceux qui pleurent;» (Rom 12,15) et ces autres : «Consentez à ce qu'il y a de plus humble.» (Ibid., 16) On diminue la peine des affligés en venant se mêler à eux. Si un homme vient au secours de son frère et l'aide à porter son fardeau, n'est-il pas vrai qu'il diminuera sa fatigue ? Ainsi en est-il en toute chose. – Quand nous avons perdu un de nos proches, nous avons des consolateurs et des amis nombreux; nous relevons un âne qui tombe, et nous traitons avec moins de respect les âmes de nos frères ! Nous voyons notre frère entrer dans un cabaret impur, et nous ne l'empêchons pas; s'il est dans l'ivresse, nous le laissons faire; nous tolérons même des actions plus coupables; hélas, souvent nous lui donnons notre concours. Aussi Paul disait-il : «Non seulement ils font de pareilles actions, mais encore ils les approuvent,» (Rom 1,32) et deviennent complices de ces dérèglements et de cette ivresse. Ô homme, formez des réunions pour combattre la fureur de l'ivresse, vous serez secourable à l'infortune et utile au malheur ! «N'attendez pas mon arrivée, disait Paul aux Corinthiens, pour recueillir les aumônes.» (I Cor 16,2) Rien ne nous coûte quand il s'agit de festins, de plaisirs et de délices; nous nous faisons un lit commun, une table commune, un vin commun, et des dépenses communes : il n'y a que l'aumône pour laquelle nous ne savons pas nous unir. Au temps des apôtres, il en était bien autrement; tous les biens des fidèles étaient mis en commun, tant était grande l'union de ces premiers chrétiens.

Je ne vous demande pas vos biens, je n'en veux qu'une partie. «Que chacun de vous, le premier jour de la semaine, fixe ce qui lui plaira,» (Ibid.,) comme un tribut à déposer pour les sept jours suivants; et qu'ainsi, abondante ou plus faible, l'aumône soit faite par tous, car il est écrit : «Vous n'apparaîtrez pas les mains vides en présence du Seigneur.» (Ex 23,15; Dt 16,16) Combien ce langage nous regarde plus quel es Juifs ! Les pauvres sont devant la porte, pour que nul n'entre les mains vides, mais avec la part du pauvre. Vous venez implorer la miséricorde, soyez d'abord miséricordieux. Celui qui vient le dernier doit davantage; si nous commençons, le suivant donnera plus abondamment. Que Dieu soit donc votre débiteur, et vous le prierez ensuite; prêtez d'abord, et vous demanderez après, afin de recevoir avec usure; Dieu consent volontiers à être mis ainsi à l'épreuve. L'aumône attire la bienveillance de Dieu; si vous intercédez auprès de lui par l'aumône, vous prêtez à gros deniers et vous recevez avec usure. Je vous en conjure donc, courage. Nous ne serons pas exaucés par le seul fait que nous élevons nos mains; ce n'est pas vers le ciel, c'est vers les pauvres que vous devez les tendre. En unissant votre main à la main du pauvre, vous avez atteint le sommet des cieux; celui qui y réside a reçu votre aumône : c'est en vain, au contraire, que vous avez élevé vers lui vos mains vides. Dites-moi, je vous prie, si vous ne donneriez pas avec empressement tout ce que vous avez à un roi qui viendrait vous dans sa puissance ? Or, ce n'est pas une majesté terrestre qui vous implore, c'est le Roi du ciel par ses pauvres, et vous ne l'écoutez pas, et vous ne l'exaucez pas ! Téméraire et insensé que vous êtes ! Nous serons exaucés à cause de nos œuvres, et non pas dans l'élévation de nos mains ou l'abondance de nos paroles. Entendez comment s'exprime le prophète : «Quand vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes regards de vous, et, si vous multipliez vos prières, je ne vous exaucerai pas.» (Is 1,15) Ayant besoin de miséricorde, il lui fallait garder le silence, et ne pas regarder le ciel; mais lui, plein de confiance, ne cesse de parler. Qu'ajoute le prophète ? «Relevez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve, et apprenez à bien faire.» (Ibid., 17) C'est par là que, même sans lever les mains, même sans demander et sans parler, nous serons exaucés. Que tel soit le but de nos efforts, afin que nous obtenions les biens promis, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen.